



## IN MEMORIAM

**Traduction : Monique Nagielkopf**

*Spectacle tous publics (+12) En extérieurs, divers endroits d'un vrai cimetière.*

*Éclairage : des lampes à huile.*

*Distribution : Père, mère, fils et fille.*

*(Lieu : A l'entrée du cimetière. Sons de cloches.)*

## MÈRE

Les cloches, hein ? Les autres, ça les rend fous. Pas moi. Nous vivons tout près, mon mari travaille ici. On s'y fait. La plupart des gens se disent : oh, encore une messe, un service funèbre. Moi, je pense au baptême de mes enfants.

Les cloches sonnent. Les gens entrent dans l'église, sur leur trente-et-un. Un peu comme vous. Un chœur chante.

Sur mon bras gauche, Arno. Sur mon bras droit, Nora. Des jumeaux. Ils portent des robes de dentelle blanche, avec une longue traîne. Mes trésors. Quand le prêtre asperge leur crâne d'eau, ils se mettent à hurler. Leur visage devient rouge écarlate ! De mes seins jaillissent deux fontaines de lait. Je nourris les jumeaux. Mon mari trouve naturellement nécessaire d'en prendre une photo. On dirait que les deux têtes d'enfants sont mes seins. Deux seins rouge vif parés de mètres de dentelle.

J'ai l'air un peu bizarre, sur cette photo. Je souris, mais je suis aussi un peu gênée. Quelque chose comme ça : (*imite*). Mes enfants l'appellent « la photo de la Sainte Mère ». Et c'est vrai, je ressemble un peu à la Sainte Vierge, avec cette traîne en dessous de ma poitrine. Quand mes enfants regardent cette photo, ils se moquent de moi.

Mes enfants adorent rire. Moi aussi. Si on ne pouvait plus rigoler un coup, on crèverait d'ennui, ici. Mes enfants se moquent surtout de moi quand je suis inquiète. Je n'ai pas besoin de le leur dire. Ils le sentent.

Cet été, par exemple. Nous sommes à la plage, à Scheveningen. Mon mari et Arno enterrent Nora dans le sable. Ils lui font un gros ventre, des seins comme des ballons de foot, ils dévalisent le panier de pique-nique et lui flanquent deux pommes en guise de tétons. Puis c'est au tour d'Arno. Lui aussi est affublé d'un gros bidon. Des branches, des algues, et des saletés pour les poils de la poitrine ; et évidemment, le concombre se transforme en quéquette. Mon mari, Arno et Nora se tordent de rire. Je mets le panier de pique-nique hors de portée et soudain, je vois deux enfants enterrés. Une bande de mouettes se mettent à piailler. J'en attrape la chair de poule. Les enfants s'égosillent : « hé, M'man, dis bonjour à Adam et Ève ! »

Je me précipite vers les jumeaux, j'éparpille le sable, qui poudroie dans les airs. « Mais qu'est-ce qui te prend ? » À eux trois, ils me soulèvent, me traînent sur la plage. Puis, comme une grosse baleine, ils me jettent dans la mer. Je ne me laisse pas faire, je jette de la boue à pleines mains sur mes enfants. S'ensuit une bataille dans la boue. En silence, nous creusons des poignées de gadoue, nous nous les jetons jusqu'à ce que nous soyons entièrement gris, tous les quatre. La famille Gadoue. On dirait des adeptes d'une secte bizarre, qui s'adonneraient à des bains de boue bénéfiques dans la mer du Nord. Les gens regardent. Nous nous en moquons royalement. Le soleil, la mer, la boue, nous quatre.

Le soir, je passe encore au chevet des enfants, bien qu'ils m'aient déjà dit à plusieurs reprises qu'ils sont trop grands pour ce rituel.

Leur visage est brûlé de soleil. Leurs joues sont écarlates. Je les enduis d'huile solaire. Arno me donne un baiser et me demande s'il ne m'a pas fait mal en me traînant sur le sable. Nora ronfle doucement dans sa chambre.

J'éteins la lampe de chevet ; et alors, elle me demande qui est le plus bronzé des deux, Arno ou elle. Je lui dis qu'elle est la Nora la plus brune du monde entier. Elle me fait un câlin et me dit que je suis la plus gentille maman du monde entier.

*(La mère voit une auto miniature, elle la ramasse, sort une télécommande de sa poche et fait avancer la petite auto en direction du champ)*

Arno ! Combien de fois faut-il que je te le dise, ce n'est pas notre jardin ! J'en ai assez de ranger tes affaires derrière toi !

*(Avance en direction du champ. Dans la section pour enfants, nous voyons Nora allumer des bougies qui forment un nom : ARNO. La mère nous emmène dans le champ)*

*(Lieu : dans l'avenue/ sur le champ. Quelqu'un joue du violon)*

*ARNO (vient du champ, dans un pyjama bien trop petit, auquel manque un carré d'étoffe)*

Je suis un ange. Un ange dans le porte-monnaie de mon père.

Un mauvais rêve dans le sommeil de ma sœur.

Je suis le sentiment de culpabilité qui ronge le corps de ma famille comme un ténia.

Une chimère dans la tête de ma mère.

C'est ce que je portais quand je suis mort. J'ai eu une crise, j'ai vomi, je me suis étouffé. Elle garde ce carré d'étoffe dans son sac.

Avez-vous déjà vu un ange en pyjama ? J'aurais préféré être un héros : Batman, Superman, Spiderman, mais bon, l'épilepsie, ça empêche d'escalader les immeubles et de sauver des filles en pleurs. Et un samouraï avec de l'écume aux lèvres, c'est vraiment trop ridicule. *(parle en japonais, s'incline)*

Samurai ni ishino kagewa itsumo tsuitemarawu.

Vous me trouvez bizarre, hein. J'y suis habitué.

On m'a toujours trouvé bizarre. Personne ne le disait tout haut, mais tout le monde le pensait.

Quelqu'un qui peut tomber à tout moment, et écumer des lèvres pendant tout un temps, qui bouge comme ça... *(imite)*

C'est quelqu'un d'inquiétant, d'étrange, oui, c'est autre chose qu'un petit numéro de breakdance ou qu'une randonnée de roller... Un type comme ça, un zarbi, un minus, un paumé, un taré pareil, ça ne se choisit pas pour faire partie de l'équipe de basket, ça vous ferait perdre à tous les coups.

Les filles ne s'amourachent pas d'un Frankenstein baveux. Mieux le tenir à l'œil.

C'est ce que faisaient mes parents. J'étais leur enfant à problèmes, leur gros souci.

Plus on est malade, plus ils vous trouvent gentil.

Plus on est pitoyable, plus on vous aime.

On en devient d'autant plus important. Les enfants à problèmes sont au centre de l'attention.

Et quel est le comble du pitoyable ? Être mort. Il n'y a qu'à être mort pour que tout le monde s'occupe de vous.

Je ne voulais pas être pitoyable. Je voulais être comme tout le monde. Non, je voulais être sexy. Surtout en prince. *(Sort un dictaphone de son pyjama. Met la musique. Danse la danse du show. Salue bien bas.)*

Ma sœur et moi, nous jouons dans la Belle au bois dormant, le show de l'école que notre prof a monté.

Nora est une fée. Moi je joue le prince. Je suis fou de joie à l'idée de jouer le prince, parce qu'alors, je vais pouvoir embrasser Évelyne.

Tous les garçons veulent embrasser Évelyne, Évelyne ne veut embrasser personne. Seulement, là, elle devra bien.

Je suis amoureux fou d'Évelyne, mais je n'ose rien dire. J'espère qu'elle s'amourachera automatiquement de moi après le show. Nora dit que je suis un imbécile heureux. Moi je dis que Nora est une fée débile.

Notre mère est fière que ses jumeaux aient reçu des rôles importants. Elle m'a fait un costume en velours et un manteau de fée pour Nora. Elle a passé soirée après soirée à coudre. Je suis nerveux. À la maison, ils disent que je les rends chèvre. Chaque soir, nous chantons la chanson de la Belle au bois dormant et nous répétons.

Le jour de la répétition la plus importante arrive : le prince réveille la Belle au bois dormant d'un baiser. Je me suis brossé soigneusement les dents, je suis resté des heures sous la douche, je me suis entraîné avec mon oreiller devant le miroir de la salle de bains. Et puis je suis allé à l'école, nerveux comme une puce.

Évelyne est couchée sur un banc d'école, elle est recouverte d'une nappe à fleurs. Elle est très calme. Elle fait ça très bien, rester immobile, les yeux fermés. Elle est si belle. Je me penche. Évelyne attrape le fou rire. Elle ne peut plus s'arrêter. J'attrape une crise d'épilepsie. Je m'écroule, je me convulse sur le sol et la couronne tremblote avec moi. C'est ce qu'on m'a raconté bien cent fois, après. Les enfants se mettent à rire. Des yeux effrayés, des rires étouffés, des doigts tendus. La prof est prise de panique. Des gens se penchent sur moi. Des doigts s'introduisent dans ma bouche. On sort des téléphones. Des chuchotements. « Son cerveau est atteint. C'est un court-circuit dans sa tête. Regardez-le... Il s'est fait dessus, il s'est bavé dessus... Un peu dommage pour le costume, quand même... »

Évelyne se met à pleurer à chaudes larmes. Ma sœur me prend dans ses bras. On fait sortir les enfants de la classe. Un quart d'heure plus tard, c'est fini. Je suis assis sur une chaise, désorienté, et je ne sais plus ce qui s'est passé.

Évelyne pleurniche, puis se met à crier qu'elle ne veut plus être la Belle au bois dormant. « J'ai peur. Je ne veux pas que ce... je ne veux pas qu'il m'embrasse. » Je suis incroyablement déçu. Je pense à Batman, Superman, Spiderman, à mon samouraï préféré, Myamoto Musashi.

Nora répond en hurlant qu'il n'y a pas de quoi fouetter un chat, qu'il est rare que j'ai une crise, mais Évelyne ne veut rien entendre. Elle me trouve bizarre, effrayant, dégoûtant. Elle ne veut pas être touchée par un sale petit bonhomme bizarre effrayant et dégoûtant.

« Dis donc, espèce de tarée, crie Nora, ose répéter que mon frère est bizarre effrayant et dégoûtant. »

Évelyne serre les dents. Nora est furieuse. « Embrasse-le ou je te démolis le portrait ! »

Évelyne se tait, fait non de la tête. Nora lui donne un coup en plein visage. Évelyne saigne du nez. Nora ne peut plus jouer dans le show. Je ne *veux* plus jouer dans le show.

Nora est une fée disqualifiée. Je suis le Prince Épilepsie.

Je voulais disparaître, devenir invisible. Je me suis retiré dans ma chambre et j'ai voyagé avec mes trains, mes avions miniature, mes voitures de course télécommandées, toujours vers le Japon. Tokyo, Kyoto, Hokkeido. Je suis devenu un héros. Un samourai. Inébranlable. Honorable. Courageux.

Je suis le « bushido » : la voie du guerrier. Toujours rester calme, surtout dans le combat. Toujours garder le contrôle de son corps. Pas de crise d'épilepsie, haï, haï, haï !

Je lis des mangas pendant des heures et j'entends le grand daimyo Sengoku, Uesugi Kenshin :  
*(parle japonais)* Samurai ni ishino kagewa itsumo tsuitemarawu.

« Celui qui s'accroche à la vie, mourra. Celui qui défie la mort, vivra. »

Dans ma chambre, tout s'est calmé dans ma tête ; je n'ai plus peur d'avoir une crise. Plus peur des enfants de l'école. J'ai un katana magique. Le voilà. Je reviendrai. Je reviendrai toujours.

*(Exécute un combat avec un sabre lumineux phosphorescent, disparaît dans le champ)*

MÈRE :

Il est fortiche, n'est-ce pas. Je sais, toutes les mères trouvent que leurs enfants sont spéciaux. Mais Arno est *spécial*. À quatre ans, il savait déjà ouvrir tout seul des moules, avec ses petites mains potelées. Un jour, il a joué toute une après-midi avec de l'eau. Toutes les plantes ont été arrosées sans fin, la pelouse était détrempée. Je lui ai dit qu'il ne recevrait plus d'eau. Un peu plus tard, je regarde, je le vois faire pipi dans un arrosoir, et peu après, les marguerites y passaient.

C'est un gentil gamin. Nora et lui ont chacun reçu un cobaye pour leur anniversaire. Une semaine plus tard, Nora ne s'occupait plus du sien. Mais Arno a continué s'occuper de ces petites horreurs puantes et angoissées. Moi, je suis incapable de les différencier. Arno, lui, si. « Celui avec la tache blanche entre les yeux, c'est Myamoto, l'autre, c'est Musashi. »

Il raffole de ces bestioles. Il leur construit des tours et des châteaux avec des boîtes en carton : on voit alors un petit museau pointer d'une fenêtre découpée de travers. Arno leur raconte des tas d'aventures, pleines de catastrophes et de guerre et tout ça, et alors les bestioles doivent s'enfuir par le pont-levis – des cartons de lait scotchés les uns aux autres – il les pousse dessus et, hop, les bêtes glissent comme sur un toboggan, c'est trop drôle. Après le château, il y a eu le ballon.

Les jumeaux avaient reçu un ballon rempli d'hélium, au Quick. Arno en avait demandé quatre en plus, et les avait reçus. Ah, c'est qu'il est un grand charmeur, quand il le faut. Il était en train de bâtir un aérostat, dans sa chambre. Car Arno voulait devenir aéronaute, karatéka ou pilote, mais il savait évidemment bien que ce serait impossible. Arno accroche les ballons à ma corbeille à pain.

Nora tient la corbeille et parie que ça ne marchera pas. Je ne dis rien. Arno prend les cochons d'Inde. L'un des deux se laisse docilement poser dans la corbeille, l'autre piaille comme un fou.

Les petites pattes accrochées au rebord, les museaux frétilants... je ne les oublierai jamais.

« Taratata » crie Nora. Paf, la corbeille tombe sur le sol et les deux cochons d'Inde se précipitent

sous le lit d'Arno. Nora et moi éclatons de rire. Arno se fâche tout rouge. Il est très colérique. Il nous chasse de sa chambre, ferme sa porte à clé. Je suis sûre qu'il échafaude déjà des plans pour une autre expérience.

Parfois, je me fais du souci. À cause de son épilepsie, Arno ne peut pas rester trop longtemps devant un ordinateur. Mais les enfants, de nos jours, sont scotchés à l'écran. Il faut le tenir à l'œil. Je ne suis pas une maniaque du contrôle, mais bon, il faut bien, parfois. J'ouvre la porte. Arno et Nora sont devant l'écran.

Ils ne m'entendent pas. Mais ce que j'entends, moi... (*pousse quelques cris affreux*) Je m'approche, je vois une figure de dessins animés entrer dans une chambre vide. Les jumeaux crient des noms d'enfants de leur classe. « Nico, non, c'est... »

Des icônes apparaissent sur l'écran : un sabre. Une corde. Un revolver. Une scie circulaire. Ils cliquent dessus et le personnage est abattu, scié en deux, étranglé, enferré, avec des effets fantastiques d'images et de sons. Mes enfants se tordent de rire. Je m'écrie : « Qu'est-ce que c'est que tout ça ? »

« Juste *Painchamber*, m'man. Un jeu. »

« La sorte de jeux que je ne veux plus voir ». J'éteins l'ordinateur. Les jumeaux me font un doigt d'honneur. Pas devant moi, non, mais je les connais. Le soir, Arno m'annonce qu'il a gagné le jeu. « Je préfère de loin que tu continues tes constructions. Pour Myamoto et Musashi. » J'espère qu'Arno devienne architecte.

(*s'éloigne*) Ou inventeur. Ou chirurgien cardiaque. Ou chirurgien des arbres. Réparateur de vélos. Avocat. Garde forestier. Quelque chose avec des ponts... Ingénieur.

(*Sur l'avenue*)

PÈRE :

Quelle est la chose la plus agréable que vous ayez humée. Allons. Réfléchissez bien.

Moi je répondrais : un enfant. Le crâne de votre propre enfant.

Étendez-vous tous. Oui, allongez-vous tranquillement. Posez votre oreille sur le sol, et écoutez.

Tan d'histoires sont enterrées dans le sol. La terre vous les racontera. Si vous êtes en état d'écouter, vous entendez la voix du silence. Les multiples voix du chagrin. Vous n'osez pas vous étendre ? Vous n'osez pas vous allonger près des morts. Vous pensez, il est trop tôt, ou c'est trop effrayant... oh, un jour, nous y serons allongés, tous tant que nous sommes.

Si vous ne voulez pas vous allonger, vous pouvez en tout cas fermer les yeux.

Vous sentez ? La terre, les arbres, l'herbe ?

Écoutez... Entendez le frémissement, le bruissement. Sentez l'obscurité, l'odeur de nuit sur votre peau, l'étendue du monde sous le sol, du monde sous vos pieds.

J'ai enterré de tout, ici. Des morts de la route. Des suicidés. Des boat people. Des victimes de la violence, de la criminalité, des vieilles personnes. Des nouveau-nés dans des boîtes à chaussures, des morts dans des cercueils ou enveloppés d'un simple linceul.

J'ai dit des milliers de fois : « Mes condoléances ». Tous les jours, j'ai vu des kilos de terre et des litres de larmes. Et de l'hystérie, de la stupéfaction, de la honte. De l'agressivité. Du silence. Je croyais que je savais ce qu'était le chagrin. Je ne savais rien, jusqu'à ce que j'enterre mon propre enfant.

Je croyais que la meilleure façon était de taire son chagrin. Je me suis tu pour ne pas faire de peine à ma femme.

Ma femme s'est tue pour ne pas me faire de peine. Ce dont on ne parle pas n'existe pas. Ce à quoi on ne pense pas, n'existe pas.

Je n'ai rien à dire à personne. Voilà ce que je pensais. Les mots sont un chewing-gum insipide, remâché par bien des bouches avant moi. Je me tais. Au travers de chaque silence, j'entends mon fils. Arno est comme un liseré noir autour de mes pensées. En fait, tout ce que je vois porte déjà en soi les contours de la mort.

Quand on a faim, on mange. Quand on a froid, on enfile des vêtements chauds. Quand il vente, on met un brise-vent. Quand on part en voyage, on prend une assurance. Quand on est malade, on va chez le médecin. Mais quand on a du chagrin, on est tout seul. Faut se débrouiller. Il n'y a pas d'agent d'assurance-chagrin, de protecteur du cœur, de parapluie contre les larmes. Tout le monde se tait. Personne ne sait que dire. Le chagrin clôt la bouche des gens. Des douze amis, seuls trois sont restés. Les gens ne veulent pas de chagrin, de peine, les gens ne veulent pas en discuter. Ils se taisent, n'osent rien demander. Ils sont incapables d'en parler, ils ne veulent aucun contact avec quelqu'un qui ne va pas bien. Qui ne va pas bien trop longtemps. Après quelque temps, on n'ose même plus aborder le sujet.

Le chagrin ne rend pas populaire.

Nous avons mis Arno en bière dans sa propre chambre. J'ai pensé à tous les Arno que j'ai imaginés, le gamin, l'adolescent, l'homme adulte, toutes les vies dont j'ai rêvé pour lui. Musicien, avocat, inventeur. Jeune papa avec des enfants perchés sur ses épaules, cabriolant dans le jardin. Un Arno attentionné sur le bras duquel je m'appuie, au cours d'une promenade au bord de la mer.

Il est étendu là, un Arno pâle que je ne me suis jamais imaginé.

Tous ses amis passent. Dans le cercueil, ils déposent des fleurs, des lettres, des poèmes, des dessins. Ils allument une bougie, pleurent, se tiennent par la main, lui parlent. Ils me disent qu'ils ne peuvent pas y croire. Le dernier jour, le corbillard est déjà devant la porte, on va presque fermer le cercueil, une fillette se glisse dans la pièce. Je ne sais pas qui c'est. Cette enfant est là devant moi et pleure à chaudes larmes.

Elle essuie ses joues, puis elle caresse le visage tout blanc d'Arno. Elle se penche et l'embrasse sur la bouche.

Je suis dans l'embrasure de la porte, je ne dis rien. La fillette passe devant moi pour prendre le couloir. « Qui es-tu ? » je lui demande.

« La Belle au bois dormant » me répond-elle, les lèvres tremblantes.

Le réveil continue à faire tic-tac. Le journal et le Donald Duck continuent à venir. Des enfants vont à l'école sur leur petit vélo. Des lois sont votées, transgressées, des bébés conçus, mis au monde. Les guerres et les catastrophes se succèdent. Les géraniums à la fenêtre continuent à pousser. Mes ongles aussi.

Le monde continue sans surprise, sans arrêt, et c'est stupéfiant.

Je passe dans une rue commerçante, je me heurte aux gens, les bras chargés d'emplettes. Ils houspillent leurs enfants geignards sans avoir conscience qu'ils gaspillent un temps précieux. Ils rient, ils bavardent.

Je voudrais avoir un gros revolver. Alors je hurlerais à tout le monde : « *FREEZE*, personne ne bouge plus. Les mains en l'air. Êtes-vous bien conscients d'être en vie. »

Mais je n'ai pas de revolver dans ma poche. Seulement un mouchoir détrempé.

Parfois, j'ai l'impression de vivre dans un cercueil. Je ne peux pas voir dehors. Tout est noir. Ma femme est dans un autre cercueil. Nous parlons à travers les interstices par lesquelles passe un peu de lumière.

Ma femme, je ne peux pas la toucher. Elle a des barbelés rouillés dans la tête, qui grincent et gémissent : jusqu'ici, et pas plus loin. La grille reste fermée, immobilisée par la rouille. Mon fils est parti et je suis en train de perdre ma femme.

Ma femme me manque. Ses mains chaudes. Il faut qu'elle me prenne dans ses bras. Et si elle ne le fait pas, je veux que quelqu'un d'autre me prenne dans ses bras. Dans la rue, j'ai parfois envie de m'adresser à une femme inconnue et de lui dire : « Voudriez-vous me prendre un moment dans vos bras ? Simplement me presser contre vous. S'il vous plaît ? »

J'ai pris une douche. J'ai mis des sous-vêtements propres, et de l'after-shave. Je prends la voiture, je vais dans une autre ville, dans une rue avec des vitrines aux néons rouges. Je choisis une



femme. J'entre. Je paie. Elle se déshabille. Je me déshabille. Deux êtres nus se prennent dans les bras. Se couchent l'un sur l'autre. Suent. Tremblent. Se détendent. Je reprends la voiture et je sais : ce n'est pas ce que je veux. Je veux ma propre femme. Une Mia en vie. Je veux qu'elle pleure et qu'elle ne fasse pas comme si rien ne s'était passé. Il faut qu'elle pleure, et alors je la prendrai dans mes bras.

Mia m'embrasse. Nous sentons tous deux comme l'autre nous a manqué. Nos corps s'embrasent. Nous roulons sur le sol et...

Longtemps, je n'ai pas pu dormir. J'écoutais l'escalier craquer, le vent, la pluie. J'attendais. Arno allait revenir. C'était une polissonnerie, une blague de mauvais goût. Il suffisait de crier très fort : « Arno, nous t'aimons » et il réapparaîtrait.

C'était un jeu de cache-cache qui avait mal tourné. Je l'espérais. J'essayais de m'en persuader. Jusqu'à ce que je comprenne que le petit jeu était terminé. J'étais inconsolable. Personne ne pouvait me consoler.

Il n'y avait qu'Arno, seul Arno pouvait me consoler.

*(chante)*

Vous savez ce qui m'apporte du réconfort ?

La musique. Chanter. Je fais partie d'un chœur, à Tongres.

Lorsque nous chantons, je me sens triste, mais cela apporte aussi du réconfort.

Après la mort d'Arno, je ne suis pas allé chanter pendant tout un temps, mais un jour, j'ai décidé qu'il fallait que j'y retourne.

Depuis lors, je n'ai pas sauté une seule répétition. J'aimerais que nous venions chanter au cimetière, je me le dis souvent. Le soir, pour tous les morts. Mais mon groupe, ceux de Tongres, ils ne veulent pas.

Je crois que les morts l'apprécieraient.

J'allais me réconforter sur la tombe d'Arno. Près des arbres. Près des fouines qui creusent des trous dans les tombes.

Près des écureuils qui viennent voir, curieux.

Une nuit, j'étais assis sur sa pierre tombale et en face de moi, dans la lumière argentée de la lune, je vois le saule pleureur. Et soudain, je comprends pourquoi cet arbre s'appelle un saule pleureur. Il se penche en avant, ses branches balayent le sol. Toujours plus profondément. Il éprouve la nostalgie des morts, il veut prendre les morts dans ses bras, les soulever, les serrer contre son tronc et leur insuffler la verdure de son haleine.

Je vois ce saule pleureur et je me dis, c'est moi.

Mon dos est de plus en plus coûté, bientôt je me promènerai avec le nez sur la terre pour flairer quelque part une trace de mon fils. Pour ne plus rien voir du monde autour de moi. Je reste assis sur la pierre tombale, jusqu'à ce que la première lueur de l'aube se fasse un chemin dans la verdure. Un papillon zigzague près de moi, atterrit sur mon bras nu. Ses ailes vibrent. Je ne bouge pas, je suis aussi immobile qu'une branche d'arbre. Le papillon fait une petite ronde, atterrit encore sur ma main. C'est une caresse ténue, un toucher impalpable. Puis il s'envole. En direction du soleil.

Le papillon, le saule pleureur m'ont arraché toutes les larmes de mon corps. J'ai sangloté jusqu'à me sentir comme un bloc de sel. Mais aussi plus léger, plus léger de litres et de litres.

Je suis rentré à la maison. J'ai éveillé ma femme d'un baiser. Elle rêvait, je le savais. Elle rêvait d'Arno. Je l'ai caressée délicatement, comme si mes doigts étaient des papillons. J'ai appuyé mes joues moites contre elle et j'ai dit : « Mia, Arno est parti, mais je ne veux pas te perdre. »

Elle se blottit dans mes bras, je l'y enferme et je pense aux branches du saule pleureur. Au papillon dans la lumière vibrante. Je lui chuchote à l'oreille :

« Le chagrin, il faut lui donner des ailes. Il faut qu'il vole, qu'il plane. Et parfois, qu'il atterrisse. Le chagrin doit avoir de l'air. Les larmes doivent s'évaporer. Parfois, il faut qu'un être pleuve, sinon il y aura toujours des nuages dans ta tête. »

NORA (*entre, habillée d'un manteau de poupée, traîne une grosse branche*)

Je suis une fée, une mauvaise fée. La Fée numéro treize. Dans la Belle au bois dormant. Je vais vous raconter une histoire et quand je ferai comme ça avec ma baguette magique (*agite sa branche*) il faut que vous applaudissiez très fort :

Mmmmm, quelle petite fête très agréable, ici. Monsieur, Madame, mes collègues les fées, cela vous a plu ? Moi aussi, j'aimerais y goûter un peu. Ah ! Pas de plat en or pour moi ? Je ne suis pas la bienvenue ? Hmmmm. (*écarte le petit rideau, regarde dans le berceau*) Ah ah ! C'est ça le bébé ? Est-ce que j'ai atterri dans le Vilain petit Canard, dans un autre conte de fées ? Il est laid à faire peur, cet avorton ! Qui sont les parents ? Vous ? Ah ben oui...

Ce monstre rose mourra. Non, pas par la quenouille du rouet. Nous n'avons pas de rouets. Nos vêtements sont faits par des enfants qui meurent au rouet et aux métiers à filer, en Chine et en Inde.

Non, cet enfant-ci mourra. La nuit. Tout doucement. Dans son propre vomi. (*agite la branche*)

J'ai longtemps rêvé que je pouvais ramener Arno à la vie avec ma baguette magique. Et j'ai longtemps essayé de faire disparaître le chagrin de mes parents d'un coup de ma baguette magique.

Un sourire sur leurs lèvres. Un peu de plaisir. Ma baguette magique ne marche plus.

Allez tous vous faire voir !

Fermez-la, laissez-moi tranquille.

Regardez devant vous. Qu'est-ce que vous avez à me regarder.

Je n'ai pas besoin d'attention réconfortante, de compassion, de mouchoirs.

De tapes sur l'épaule, de remise d'examens, de bonbons, de Cola, de cajoleries, de coups de téléphones de rigueur. Fichez-moi tous la paix ou je vous démolis le portrait.

C'est ce que je pensais, quand Arno est mort. Pourquoi est-ce que mon frère devait mourir ?

Des jumeaux, c'est toujours ensemble, non ? Pourquoi pas un des crétins de sa classe ? Ou l'un d'entre vous ?

Pourquoi est-ce que je dois avoir de la peine. Je n'en veux pas de la peine, du chagrin. Je veux que tout soit comme avant.

Qu'Arno soit en vie et qu'il ait bêtement de l'épilepsie.

Arno savait tout faire avant moi. Il est né le premier, le cordon ombilical autour de la tête.

Manque d'oxygène. Il savait déjà attirer l'attention. Le premier, Arno a su faire sur le pot, écrire, énumérer les capitales de l'Europe, faire du calcul mental. Et mourir. Arno voulait devenir cascadeur. Il prétendait toujours qu'il allait accomplir un tour de force. Et il l'a fait. Le plus grand des tours de passe-passe, la disparition. Maintenant qu'il est parti, il est tout le temps dans la tête de mes parents. Il y a avant Arno, et après Arno. Même quand ils pensent à moi, ils pensent à Arno, ils pensent : Pourvu que rien n'arrive à Nora. Ils ne me voient pas, ils voient la répétition du film d'horreur avec Arno dans le rôle principal.

Combien de fois je leur ai rabâché : « Je n'ai pas d'épilepsie, je reste près de vous, c'est juré, je vous aime, je reste je reste ». Toujours ces yeux effrayés. Je ne suis plus Nora, je suis devenue « la petite sœur d'Arno ». « Arno le Samourai »

*(fait des gestes de combats au sabre)* Ichi. Ni. San. Shi. Go. Roku.

Les Japonais sont des gens comme il faut. Ils font leur travail correctement, ils travaillent dur et longtemps. Les enfants japonais décrochent les meilleures notes à l'école. Les Japonais sont super-polis. Ils se laissent entasser dans le métro avec le sourire. Pendant leurs loisirs, ils lisent des bandes dessinées dans lesquelles des femmes se font couper la tête, des enfants se font violer dans tous les sens, des hommes sont transpercés au sabre. Des geysers de sang, de la gadoue, des

entrailles étalées dans les rues japonaises si propres... Voilà le genre de DB qu'ils lisent, et après ils vont se coucher, ou ils vont travailler en souriant.

« Les Japonais, on ne sait jamais ce qu'ils pensent. Ce qu'ils ressentent. »

C'est ce que dit ma mère. Ma mère, on dirait qu'elle est une Japonaise elle-même. Elle fait comme si tout était normal.

Quand Arno est mort, ma mère est devenue cinglée et mon père chauve. Le chagrin, ça ne vous embellit pas.

Un jour, le chauffe-eau était cassé. Mon père reste assis sur sa chaise, ma mère hausse les épaules. J'appelle les voisins à l'aide. « Les conduites sont entartrées. Bouchées, quoi » dit le voisin. Il démonte le chauffe-eau, en sort une pièce, fait couler de l'esprit-de-sel dedans. Sssshhhh. Un quart d'heure après, tout le tartre est parti. J'appelle : « Maman, on a de l'eau chaude !! » Elle ne réagit pas.

Ma mère est entartrée aussi. Emmurée. Elle ne pleure pas. Elle ne veut pas pleurer.

Parce qu'elle ne veut pas qu'Arno soit mort. Peut-être pleure-t-elle quand nous ne le voyons pas. À l'intérieur.

Toutes les larmes restent à l'intérieur. Il y a une sorte de tartre dans les larmes aussi, d'après moi.

Ma mère est toute blanche à l'intérieur, à cause de toutes ces larmes, tout ce tartre.

Si ma mère mourait, que son corps se décomposait, il resterait une maman de porcelaine.

Un vase blanc de chagrin.

Parfois, je vais dans la chambre d'Arno. Je me dis : je n'ai pas le droit d'entrer ici. Si je le fais, je vais attraper une crise d'épilepsie. Ou des cheveux gris, ou des plaques d'eczéma partout, en couleurs fluo, et tous les enfants se moqueront de moi, à l'école. J'espère qu'il est bêtement dans son lit en train de lire un manga.

J'ouvre la porte, et toutes les affaires d'Arno sont étalées, silencieuses. Comme s'il était parti pour une minute et qu'il allait revenir tout de suite. Comme si l'ordi, le train électrique, les milliers de maquettes d'avions, les petites autos avec télécommande, les livres, son Nintendo, Batman, Spiderman et Samouraï accrochés au mur, retenaient leur souffle et le retiendraient toujours, jusqu'à ce qu'il revienne et qu'ils puissent tous (*gros soupir de soulagement*) faire ça.

Mon père entre. Je vois des yeux rouges, et je sais l'heure qu'il est. Il est trop tard. Il sera toujours trop tard.

Je l'entoure de mes bras. Il se met à trembler de tous ses membres. Puis il s'écroule. Son souffle est haletant. Je ne veux pas voir ça. Mon père, toujours si grand et si fort, est devenu un petit bonhomme triste.

Je vais chercher une boîte de mouchoirs en papier dans la salle de bains. Il en sort l'un après l'autre, se mouche, les roule en boule.

Il n'est qu'un petit tas misérable à côté d'une montagne de mouchoirs chiffonnés. Je veux le consoler.

Je caresse son crâne dégarni. Il relève le nez, et essaie de me sourire, mais cela ne lui réussit pas vraiment.

Je veux dire quelque chose de gentil, mais je ne sais pas quoi. Je vais m'asseoir sur le lit d'Arno. « Papa, si je mettais tous les mouchoirs que j'ai remplis de larmes l'un à côté de l'autre, toute l'Europe serait couverte d'un grand drap trempé. »

Mon père s'essuie le nez. Il me donne un gros baiser sur la tête et ferme la porte. Quand il est sorti, je prie : Dieu, si tu existes, fais que tout redevienne comme avant. Dieu, si tu n'existes pas, fais tout de même que tout redevienne comme avant.

Mais Dieu ne se fait pas entendre. Dieu est sourd-muet. Ou alors, c'est un sadique, niché quelque part entre les nuages. Je n'ai pas reçu de pansements ni de mouchoirs de là-haut.

Je n'en pouvais plus. Alors j'ai fait d'Arno mon petit frère.

Au plus petit mon frère, au plus petit mon chagrin. (*indique une mesure entre l'index et le pouce, et regarde à travers*) Arno est petit comme ça.

Il vit sous ma peau, il se lave à mes larmes. Il est un personnage de bande dessinée dans le noir de mes yeux.

Arno danse sur la pointe de ma langue. Quand il fait froid, il se réchauffe à mon haleine. La nuit, je lui donne une petite chambre noire dans mon cœur. Il dort à gauche, moi à droite, nous sommes joue contre joue.

Nous nous endormons ensemble. Nous faisons les mêmes rêves. Il n'y a que des jumeaux qui peuvent avoir le même rêve.

Et notre rêve, le voici.

*(Lieu : Devant la chapelle)*

Rêve : La mère tient le costume du prince sur ses genoux. Le père est assis à côté d'elle. Arno et Nora se joignent à eux, Nora pousse Arno en avant, en riant. La mère l'entoure du manteau du prince, lui pose une couronne sur la terre, recoiffe ses cheveux. Arno entonne la chanson de la Belle au bois dormant, mais en se trompant de registre.

Le père, la mère et Nora le corrigent, en donnant le ton avec aisance. Arno chante la chanson de la Belle au bois dormant. Tout seul. Et sans aucune faute. Fièremment. Il s'incline. La mère est émue, triture le petit carré du pyjama d'Arno, s'en sert pour se sécher les yeux. Toute la famille chante la chanson, à plusieurs voix. Nora jette des poignées de pétales de rose sur le prince.

Chanson de la Belle au bois dormant.

Mon amour, mon amour  
Pourquoi gis-tu en silence  
Ton sourire est de glace  
Ton corps si froid

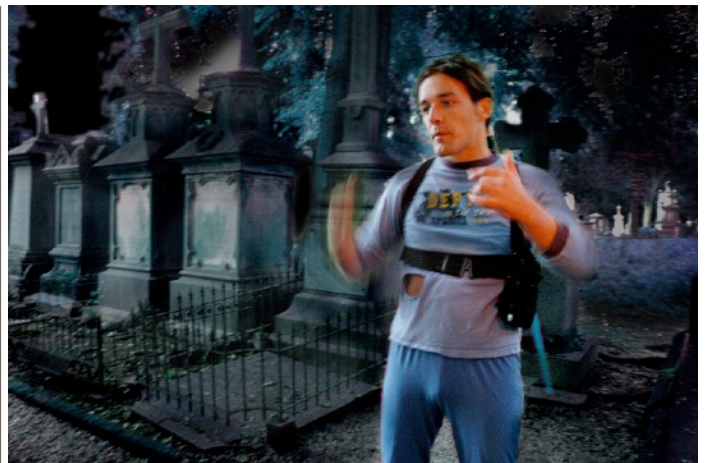
Attendre cent ans  
Un jour sonnera l'heure  
Les fleurs de givre fondront  
Tes yeux pleins de feu

Tu fleuris dans notre cœur  
Tu grandis dans notre esprit  
Un jour tu te réveilleras  
Comme l'a promis le conte

Belle, Belle au bois dormant  
Un baiser sur ta bouche.  
Une rose sur tes joues  
Pour toujours près de nous



Foto © Maxine Bays



© Hanneke Paauwe, Bruxelles 2005.